

Sur le rire (article raté)

Naturellement, je m'y suis prise bien trop tard. J'aurais voulu écrire un article avec tout ce qu'il y a avec : l'arsenal de notes savantes et la sorte de faconde émue et étonnée qu'on a devant son propre travail. J'aurais voulu faire ça de façon déontologique et pouvoir ajouter à ma liste : « Sur le rire », in *Mélanges pour Liliane Gallet-Blanchard*, Paris, XXX, 2012, p. 21-25. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Mais donc, je m'y suis prise bien trop tard. J'ai eu quantité de choses à faire et cet article n'a fait que s'ajouter à cette liste. Il y a des listes en négatif, tu vois, celles qui sont à faire, qui ne sont pas faites, qui ne sont ni faites ni à faire, tout ce qu'on n'a pas ou plus, ce qu'on a perdu, égaré, oublié, laissé de côté. Rien à voir avec les listes positives, les livres qu'on a, les objets qu'on possède, les gens dont on a le numéro de téléphone, les listes de contact mail. Et le sommet reste la liste des publications, j'enrage quand j'y pense de ne pouvoir ajouter « Sur le rire », non : Marianne Lorenzi, « Sur le rire » ; ou LORENZI Marianne, « Sur le rire », in *Mélanges* : il y a là de quoi faire. Regarde d'ailleurs, la majesté de ces publications, c'est le mélange typographique : tu as des majuscules, des guillemets, des italiques, quantités de choses. La vie ordinaire se gonfle d'un coup, à ce rythme : par exemple, tu dis « aujourd'hui », je me suis levée, j'ai pris un CAFÉ. Immédiatement, tu PUBLIES, avec toute la dimension inhérente : tu es rendue publique, tu es « présentée » au peuple, dans une incroyable clameur.

Donc, en revanche, pour cette fois-ci c'est raté, je n'ai droit à aucun mélange typographique, destinée à rester dans le no man's land du normal. Et pourtant, j'aurais voulu dire tant de choses grandes et belles. J'avais prévu, tu vois, de partir de ton sourire. Tu m'as dit un jour : mets ton discours d'adieu sur mon site ; mais je trouve qu'il n'était pas assez bon. J'avais bien réussi celui de Martine, il y avait cette chute pleine d'émotion à la fin, mais je trouve que le tien n'était pas assez plein de noblesse. Tu étais la reine et j'ai fait un discours trop normal, sans mélange typographique non plus, tu vois. Il aurait dû être plein d'exclamations. Il aurait fallu reprendre depuis le début, par exemple, dans ton enfance et adolescence, tes jeunesse, tes tentatives, tes œuvres. J'avais commencé en ce sens : j'ai dit que tu avais fait la guerre, j'ai parlé de faire chauffer l'huile bouillante. J'ai fait de l'héroï-comique qui, faute d'être un mélange typographique, est tout de même un mélange de tons. De l'huile bouillante chauffée dans la bouilloire du secrétariat, en somme. J'en avais quantité d'autres, d'ailleurs, j'avais filé tout ça, il y avait aussi du château fort, des armures, cette sorte de choses. Mais ils n'ont pas ri du tout. Toi, si, et tu me diras : c'est le principal, mais pas seulement. Un discours d'adieu, ça se fait pour quelqu'un mais ça se fait aussi devant un public et, là comme ailleurs, si le public ne suit pas, eh bien on passe à autre chose.

Revenons sur le point précédent : ils n'ont pas ri du tout ; je n'ai pas écrit ce discours d'adieu grandiose (pour reine) que je m'étais figuré ; je n'ai pas fait cet article sur le rire que je m'étais promis. Mais puisque je ne l'ai pas fait, je peux me l'imaginer à ma guise. Il aurait fait date ; on aurait dit : sur le rire, vous avez naturellement cet article là, c'est le fondement de toute cette recherche sur le rire qui a été menée par la suite. Naturellement il y a eu des articles brillants par la suite et surtout le remarquable ouvrage *Du rire* écrit par ce professeur d'Oxford, mais l'origine de tout, c'est cet article là ; il y avait déjà tout dedans.

Revenons sur le point précédent : ils n'ont pas ri du tout. J'ai parlé de la guerre, n'est-ce pas, que nous menions quand tu régnais et ils n'ont pas ri : il y a eu quelques sourires de circonstance. Mais ils n'ont pas tant ri. Et voilà justement ce que je voulais dire dans cet article. Qu'est-ce que « faire rire » ? Que fait-on quand on fait rire ? A priori, on agit sur l'autre, on s'en empare, on lui dit quoi faire et pendant un moment, on le tient dans sa main. Comme quand on parvient à raconter une histoire de telle façon que le public soit complètement captivé. Il attend, il ouvre la bouche et les yeux, il ne bouge plus, il est

suspendu à tes lèvres. Suspendu : il se tient à tes lèvres pour ne pas tomber dans le vide, les quelques mots que tu vas prononcer sont tout pour lui pendant quelques secondes et sinon, si tu refuses, si, brutalement, par cruauté, par manque de temps, parce que tu as brutalement autre chose à faire, si tu arrêtes, il y a une histoire en moins dans la tête de l'autre et quand il fait la liste des choses auxquelles il a dû renoncer, eh bien, il y a cette histoire, qu'on lui a arraché. Le rire fait ce même effet : il suspend la réflexion, il immobilise quelqu'un pendant un fragment d'instant.

Celui qui rit ne peut rien faire d'autre que rire : on l'a forcé. On l'a acculé au rire. Dans l'article que j'avais rêvé, je reprenais le chapitre de Quintilien sur le rire (Marcus Fabius Quintilianus, *De Institutione oratoria*, VI,III). Ce chapitre vient après le célèbre chapitre II du même livre, sur les sentiments. Quintilien se situe dans la tradition d'Aristote et prône une rhétorique partiellement subjective, que condamnait Platon car elle a une telle force qu'elle convainc sans l'aide des arguments logiques :

Qui uero iudicem rapere et in quem uellet habitum animi posset perducere, quo dicente flendum irascendum esset, rarus fuit. Atqui hoc est quod dominetur in iudiciis: hic eloquentia regnat. Namque argumenta plerumque nascuntur ex causa, et pro meliore parte plura sunt semper, ut qui per haec uicit tantum non defuisse sibi aduocatum sciat : ubi uero animis iudicum uis adferenda est et ab ipsa ueri contemplatione abducenda mens, ibi proprium oratoris opus est. (...) Probationes enim efficiant sane ut causam nostram meliorem esse iudices putent, affectus praestant ut etiam uelint; sed id quod uolunt credunt quoque.¹

La dernière phrase de ce morceau de latin propre à (et en partie fait pour) montrer ma culture, cette dernière phrase est fondamentale. On argumente pour que l'autre soit convaincu de la justesse de nos arguments. Quand on excite ses passions, quand on l'émeut, il nous veut du bien, il veut nous croire, il veut que nos arguments soient justes et c'est cet élan, cette volonté, cet enthousiasme qui le pousse à être convaincu. *Id quod uolunt credunt quoque* : ce qu'ils veulent, ils le croient aussi ; c'est parce qu'on leur a – d'une façon ou d'une autre – imprimé un élan qu'ils se jettent dans la certitude sans réfléchir davantage. Le latin est si beau, tu sais : la cadence de la phrase dit la passion (*id quod uolunt*) et la reddition (*credunt quoque*). Rien de meilleur. Et pourtant le chapitre sur le rire qui suit est très décevant. Quintilien, selon la tradition des rhétoriques antiques, s'y livre à un récapitulatif de ce qui peut faire rire, comme Aristote, dans le deuxième livre de sa *Rhétorique*, énonce ce qui est propre à exciter la colère, l'envie, la vengeance etc... Pour le reste, Quintilien donne au rire un rôle de délassement et de distraction. A le lire, on croit entendre les petits rires fins des gens de bonne compagnie, tous capables de comprendre un trait d'esprit, se reconnaissant d'ailleurs entre eux à cette aune et prêts à marginaliser le malheureux qui aurait l'étrange idée de ne rien comprendre. C'est l'art de manier la pique ou la pointe, art qu'on peaufine lors des conversations des temps d'*otium* où, dans la Rome antique, tous se délassent des affaires du jour. Ça existe bien sûr ; Fumaroli a décrit cette atmosphère que j'ai toujours reconstruite à ma manière en le lisant : installés devant un soleil couchant d'Italie dans le luxe infini de leur *villa*, ils parlent. Et ce qu'ils disent est le sel de la terre, l'échange d'hommes préoccupés de sagesse, se délassant à y penser et égrenant des rires de bonne compagnie.

¹ *De Institutione oratoria*, VI,II, 3-5. Pour ce qui est de se rendre maître des cœurs de les tourner à son gré, d'arracher des larmes ou d'exciter la colère par des paroles, voilà ce qui est rare. Or, c'est par là que l'orateur domine, c'est ce qui imprime le mouvement à l'éloquence ; car pour les arguments, ils naissent la plupart du temps du fond de la cause, et plus cette cause est juste, plus elle en contient; de sorte que quiconque a gagné sa cause par le moyen de ces arguments peut seulement dire qu'il n'a pas manqué d'avocat : mais lorsqu'il faut faire violence à l'esprit des juges et le détourner de la vérité, c'est là proprement que commence l'oeuvre de l'orateur (...). En effet, les preuves font, à la vérité, que les juges estiment notre cause la meilleure; mais les passions font qu'ils veulent qu'elle soit telle; et ce qu'on veut, on le croit aisément. (Traduction Nisard)

Je ne veux pas parler de ces rires. Je voudrais parler du rire qui secoue malgré soi, qui nous prend au dépourvu, qui nous agite comme une émotion. Je voudrais faire ce qu'en argumentation on appelle une dissociation (même si je donne une extension plus grande au terme) : il y a deux sortes de rire. Le rire égrené devant les soleils couchants et le rire qui convulse. Pas nécessairement un rire grossier, n'est-ce pas ? Pas nécessairement le rire scatologique de la farce, je ne veux d'ailleurs pas parler de la nature de ce rire, mais de son mode d'apparition. Il y a des rires qui sont à la limite de la souffrance, qu'on ne peut réprimer, qui ouvrent les lèvres gercées, tirent sur les cicatrices d'appendicite, font tousser les poumons pris de bronchite, qui provoquent des grimaces et qui peuvent même finir par décrocher la mâchoire. D'ailleurs, à force de rire, on peut se demander si on pleure ; de temps en temps au téléphone, on se demande si l'autre rit ou pleure et naturellement, dans un article digne de ce nom, j'aurais fait alors un développement sur l'altérité, l'autre qui pleure quand l'un rit, Janus servi avec ses italiques *bifrons*, toute cette sorte de chose. Et je peux t'avouer, parce que toutes les deux nous avons fait notre compte d'explications et de dissertations, je peux t'avouer à quel point j'en ai ma claque de l'altérité et des contraires qui se rejoignent. Mais malheureusement c'est un fait. On n'y peut rien. Le rire est proche des larmes. Le rire est plus proche des larmes que du sourire approbateur, ou du sourire intellectuel, tiens. Je vais te faire une confidence – car nous sommes entre nous liées par l'émotion dont il est question ici – ma mère souriait quand elle me parlait de littérature ou d'art de façon générale. Elle souriait devant la beauté qu'elle essayait de me dire. Quelle idée, parce que ce que je regardais ce n'était pas la beauté (je ne la voyais pas) mais son visage. Et tu sais, je reviendrai là-dessus plus tard (nous reviendrons sur ce point par la suite), pour l'instant ce que j'ai à te dire, c'est que j'appelais ça un sourire intellectuel. Je lui disais : ne fais pas ton sourire intellectuel ou : arrête avec ton sourire intellectuel. Ce que j'ai à te dire pour l'instant, c'est que ce sourire me paraissait dénué de toute émotion, même glaçant, alors que clairement fait pour dire : il y a là de la beauté ; attention : beauté. En revanche quel visage elle avait quand elle riait/pleurait ! Ca me paraissait beaucoup plus proche de la beauté. Ca n'avait jamais assez lieu à mon goût, je voulais lui dire, ris encore, pleure encore, continue. Si tu savais – mais surtout reste là – à quel point je t'aime.

Je me suis égarée là, mais c'est bien agréable de pouvoir parler comme ça, c'est beaucoup plus rigolo que dans un article à mélanges de guillemets. En réalité, ce qui se passe, c'est une reddition. Celui qui rit se rend, comme celui qui pleure. Il dit : faisons une pause. Laisse moi rire un peu. Je m'abandonne. Je laisse tomber tout ce fatras de communication, de questions/réponses, d'action/réaction, de discours/évaluation, je n'écoute plus rien. Je m'assieds : me voilà à toi pendant quelques secondes. Regarde-moi être à toi ; regarde l'intérieur de ma bouche ; regarde comme je desserre enfin la barrière de mes dents. On rit en ouvrant la bouche et en plissant les yeux ; on pleure en ouvrant les yeux et en plissant la bouche. C'est dans les deux cas le même adorable visage qui se rend, qui dit : tu m'as bien eu, comme tu as bien parlé, quel orateur tu as été, comme tu as bien raconté cette histoire émouvante/drôle. Le visage de celui qui rit, comme le visage de celui qui pleure expriment le même amour inconditionnel que j'aimais tant chez ma mère. Quel que soit ce que tu dis, je trouve, pendant quelque temps, que tu as raison. Même si tu as tort, je trouve que tu as raison. Même si au fond de moi je sais que tu as tort, je te donne raison. Rien n'est plus passionnant en argumentation que cette lutte que provoque un discours en nous. Le sophisme nous force à croire la logique d'un discours qu'on rejette ; Sganarelle dit à Don Juan : « Vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas » ; Aristophane qui récusait la rhétorique par passéisme a mis en scène un nombre considérables de personnages à la fois entraînés et résistants ; un de mes préférés est Toussicard, le personnage principal de *Plutus* qui répond à la Pauvreté pourvoyeuse de sophismes : « Allez va te faire pendre ! Clos ton bec et plus un mot ! Tu ne me convaincras

pas, même si tu me convaincs ! ». De même, l'émotion qui trouble notre jugement nous convainc sans pour autant nous convaincre tout à fait : on a pu appeler « persuasion » la première pour la distinguer de la deuxième. L'émotion provoquée chez nous par l'orateur nous persuade. Mais celui qui nous fait rire aux larmes nous persuade de la même façon.

Revenons donc au point précédent : ils n'ont pas ri du tout de mon histoire d'huile bouillante. Je l'ai sans doute mal racontée. Le public me suivait mal : je venais après Molinié, tout chargé d'émotion de multiples manières. Le contexte aussi pouvait être difficile, enfin bref. Ça peut venir de moi (qui aurait alors été un mauvais orateur) ; cela peut venir du public : à vrai dire, cela vient toujours du public. Cicéron a dit : « La flûte de l'orateur, ce sont les oreilles du public ». Ou en traduction Nisard (avec la bienheureuse maladresse des traductions Budé qui hésitent perpétuellement entre le fait d'écrire du français – tout de même – et le souci de rendre compte au plus proche du latin) : « les flûtes de l'orateur, si je puis m'exprimer ainsi, ce sont les oreilles de celui qui l'écoute »². J'ai passé un certain temps de ma vie à entendre cette phrase sans la comprendre. J'aime bien ne pas comprendre : j'aime assez l'impression de flou qu'on a alors, entre la flûte et l'oreille, l'impression de distance qu'on vis à vis des gens qui t'affirment des choses (pourquoi me dit-il/elle ce truc d'oreille et de flûte avec ce sourire intellectuel ?) et c'est pourquoi je n'ai jamais pu me départir d'une certaine indulgence à l'égard de ces étudiants avenants et patelins dont on découvre au bout d'un certain temps qu'ils ne comprennent absolument rien.

Reprenons : je m'égare sans cesse. Nous en étions à Cicéron. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Cicéron ne me paraît pas avoir dit ça du tout. Alors, que je te refasse le coup du latin, dans le *Brutus*, donc :

Ego uero, inquit ille, in eis etiam causis in quibus omnis res nobis cum iudicibus est, non cum populo, tamen si a corona relictus sim, non queam dicere. Ita se, inquam, res habet ut, si tibiae inflatae non referant sonum, abiciendas eas sibi tibicen putet, sic oratori populi aures tamquam tibiae sunt; eae si inflatum non recipiunt aut si auditor omnino tamquam equus non facit, agitandi finis faciendus est.

Voilà l'affaire, que je traduirais ainsi : « Quant à moi, dit-il, même dans les procès où l'on ne s'adresse qu'aux juges et jamais au public, je ne pourrais plus rien dire si le public s'en allait. C'est normal, lui répondis-je : si la flûte dans laquelle le musicien souffle ne rend aucun son, il pense qu'il faut s'en débarrasser ; de la même façon, les oreilles du public servent de flûte à l'orateur ; si on y souffle en vain ou si l'auditeur ne réagit pas aux signes qu'on lui fait, comme ça peut arriver à un cheval, alors autant arrêter de lui en faire. » En réalité, c'est mal traduit comme tout, parce qu'il y a encore une merveille à la fin : l'auditeur et l'orateur « font » ensemble, de façon négative : l'un ne « fait » rien ; l'autre, en retour et de façon symétrique, voit qu'il faut « faire » une fin. D'une part tu vois cette réciprocité que j'ai eu tant de mal à comprendre : l'action d'un côté qui doit correspondre à une action de l'autre, non pas dans un simple schéma de communication imbécile, mais de façon tout à fait imbriquée. Si l'autre ne réagit pas, c'est que l'un n'a pas agi. Ce n'est pas simplement : ça n'a pas marché ; c'est aussi : ça n'a pas eu lieu. Si tu parles à quelqu'un et que tu n'obtiens rien de lui, si tu fais dans l'héroï-comique et dans l'huile bouillante de secrétariat et qu'on ne rit pas, eh bien c'est comme si tu ne l'avais pas dit, ta parole est niée et, par là même effacée. Ta parole EST sa réaction. Il n'y a rien de plus déchirant que de voir quelqu'un parler sans être écouté ; on ne lui dit pas seulement : je ne t'écoute pas ; on lui dit : tu n'as pas la parole ou tu ne parles pas ou même tu n'existes pas.

Mais d'autre part tu vois bien qu'il ne s'agit pas du public de façon générale, mais d'un public précis : celui qui est là sans être l'interlocuteur. Il y a le juge : c'est l'interlocuteur. Dans notre monde pragmatique, il n'y a que des interlocuteurs : ce sont les gens à qui on parle pour une

² *Brutus*, I, LI, 192.

raison donnée et qui doivent répondre clairement ; le tout doit aboutir au passage d'une situation à une autre. Mais tu sais bien à quel point le monde pragmatique n'existe pas : en réalité, personne ne répond aux questions qu'on pose, personne ne parle clairement, les situations n'évoluent que quand ça leur chante et surtout : on parle à tout un tas de gens en plus de l'interlocuteur. On parle à soi et aussi aux gens qu'on voudrait bien voir là et aussi : on parle aux autres, au *populus*, au « public », aux voisins, aux gens derrière la cloison, à tous ceux qui sont susceptibles d'être séduits, d'admirer, de reconnaître enfin notre supériorité. Nous sommes tous si misérables.

Or si tu prends la situation de mon discours d'adieu à huile bouillante, là, eh bien tu étais l'interlocuteur et le reste des gens présents formaient le public. Je cherchais à te faire rire, mais je voulais évidemment qu'ils rient aussi. En ne riant pas ou peu, ils ont évalué ce que je disais. Était-ce assez d'esprit pour un petit rire de soleil couchant ? Hum. Cela valait tout au plus un sourire (j'ai même vu des gens très renfrognés). En tout état de cause, ils ne s'abandonnent plus à l'émotion d'un rire. Il ne s'agit pas de s'abandonner à l'huile bouillante (quelle idée !). Non et je dirais : tout au contraire. Le sourire, le petit rire qui récompense l'esprit sont évaluatifs. Ils contrôlent tout ; ils n'abandonnent rien. Ils examinent les maquettes proposées par celui qui leur parle. Avez-vous le droit d'être là ? De parler ? N'aurait-il pas été préférable, plus normal, plus déontologique que ce soit quelqu'un d'autre ? Était-ce habile de parler ainsi de guerre alors que le monde pragmatique et commerçant veut la bonne entente universelle ? N'y avait-il pas mieux à dire ? très moyen : 09/20. Et encore : c'est cher payé, c'est noté avec indulgence, on ne peut pas dire qu'on ait été méchant, quand on pense en plus qu'il y a la compensation.

Et donc : la situation est inversée, tu vois. Le rire *a priori* suppose une action sur le public. Soit on le distrait, soit – et je trouve ça plus amusant – on en prend possession et le rire est alors lié à la dimension pathétique du discours. D'un côté, le pathétique rend compte de toute forme d'émotion de l'auditoire ; de l'autre on peut considérer ce rire forcé, arraché comme une vraie souffrance. Mais dans le cas du 09/20, l'action vient du public et concerne l'orateur. Et c'est moins une action qu'un jugement, même si l'orateur est évidemment contrit dans l'affaire. Il ne s'agit pas de l'émouvoir, de le secouer, d'agir sur lui ; il s'agit de le définir. Il faut savoir s'il est un homme bien ou pas. S'il a droit à de l'estime ou pas. Et dans ce cas, le rire fait partie de la dimension éthique du discours : celle qui envisage la personne et sa valeur. On plaisante pour séduire l'autre, le bouleverser et le rendre amoureux ; mais on plaisante aussi pour se mettre en valeur soi. Comme je suis drôle et plein d'esprit (pense-t-on). Regardez (dit-on à l'autre) à quel point je suis amusant. Quand je compose un texte, quand je prépare un cours, une partie de moi pense à l'effet que je vais produire et je pense que le texte en est grevé ; je pense que tout ce qui dans ce texte-ci est crétin est dû à cette pensée qui me vient comme un tic ; je pense même que rien ne peut avoir lieu de littéraire tant qu'on est habité, bridé, étranglé par la pensée de l'effet qu'on va réussir ou non à produire. Et le sourire intellectuel de ma mère est exaspérant, détourné de moi, tendu vers une beauté invisible, enjeu visible qui empêche de produire cette beauté. A l'inverse, madame Verdurin mime le rire et sans doute le mimait-elle avant aussi, jusqu'à s'en décrocher la mâchoire, pour que soit flattés ceux qui lui racontent des histoires³. Ces classes que nous avons avec trois garçons et vingt filles nous procurent de façon répétitive le spectacle mi-attendrissant mi-désolant de filles acharnées au rire pour que soit satisfait l'ego d'un gars comique.

Ces derniers temps, depuis un cours sur la marginalité que j'ai fait en 2006, je ratiocine sans cesse sur Erving Goffman. Tu sais, c'est un sociologue interactionniste. Ces essais décortiquent de façon paranoïaque le moindre geste, jusqu'à lui donner une raison d'être en

³ Cf. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Tome I, 1954, p. 189.

relation, précisément, avec l'*ethos*, notre être social, le personnage que nous parvenons à jouer sans trop de dommage, celui que la société nous laisse jouer. Il évoque en particulier la mise en scène de soi⁴ et cite à n'en plus finir, tu sais, les vendeurs qui se parlent avant de te répondre dans les boutiques. Il pourrait tout aussi bien citer les conversations échangées entre nous dans le bureau et nos rires pendant qu'un étudiant fait le pied de grue. Goffman avance que cette mise en scène, nécessairement regardée par un pauvre type qui attend, est constitutive de notre fonction. Regarde à quel point nous travaillons, à quel point nous nous amusons ensemble, à quel point nous nous aimons. Sens combien, à l'inverse, tu es misérable et de surcroît, tu ne peux rien dire, pas un mot, s'il te plaît, songe où tu es et qui tu es. Dans ces conditions, que penses-tu du fou rire des étudiants devant un enseignant perclus d'âge et d'angoisses diverses, ou du rire de Mme Verdurin devant Swann, ou même du sourire intellectuel exaspérant de ma mère ? Le rire, dès lors, plus ou moins forcé, devient un élément des listes de ces choses que l'on possède. J'ai du rire et tu n'en as pas. Je vois la beauté et je jouis à la fois de cette beauté à laquelle j'accède (et pas toi) et de la capacité intellectuelle que cet accès manifeste (capacité que tu es loin encore d'avoir et qui te paraît si longue à acquérir que tu préfères dire que rien n'est beau). Je publie des articles avec des guillemets et des italiques et pas toi.

Nous faisons sans cesse des listes ; en tout cas, moi, j'en fais tout le temps et d'ailleurs, c'est la mode, tout le monde publie des listes. Je suis même capable de lire de bout en bout *Les Notes de chevet* de Sei Shonagon alors que c'est tout même terriblement rasant. Je vais jusqu'à lire les listes que font les gens sur les sites de la Fnac ou d'Amazon : « les livres préférés », « les films que j'aime ». Le rire abandonné ou évaluateur, éthique ou pathétique fait en réalité partie d'une liste aussi. Nous avons eu dans notre vie une certaine quantité de rire qu'il faut posséder pour ne pas démeriter. Il faut avoir ri, ce qui présente à la fois le rire comme un objet à acquérir et détruit naturellement la possibilité de son apparition. Il devient ce qu'on montre quand on montre les dents, de quoi s'affirmer devant l'autre et s'en défendre. Je disais que je voulais partir de ton sourire, mordant pour les uns, si protecteur pour les autres.

Marianne

⁴ En particulier dans Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne* (1959, trad. fr. 1973), Paris, Ed. de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996.